

élégies et quelques fragments, voilà tout ce qui nous reste de lui ¹, mais d'après ce peu de vers, on peut juger que les éloges des anciens n'ont rien d'exagéré.

La pensée, dans Tyrtée, est toujours énergique, sublime par intervalles; le style à la fois mâle et brillant. Le bonheur de combattre et de mourir pour sa patrie, sa femme et ses enfants, la misère et l'éternel opprobre qui s'attache au lâche, l'ivresse de gloire qui récompense le vainqueur, la vertu guerrière élevée par-delà tout ce qui peut être l'objet de l'ambition humaine, les exhortations aux jeunes combattants, mêlées aux leçons d'une tactique simple; tel est le sujet de ses chants. Sa poésie est rapide et riche en images; souvent il peint d'un seul mot. Lui faut-il une transition? une particule qu'il jette brusquement dans le vers lui en tient lieu. Mais sa vigueur n'est jamais de la rudesse; quoiqu'il parle à des

tout où ils les trouveraient, les ouvrages anciens qui leur paraîtraient dangereux. Ils en profitèrent pour livrer aux flammes tout ce qu'ils rencontrèrent de Menandre, Diphile, Apollodore, Philemon, Alexis, Sapho, Erinna, Anacréon, Mimnerme, Bion, Alcmán, Alcée, etc. Ils leur substituèrent les vers de saint Grégoire de Nazianze. Lisez tout ce passage dans P. Alcyonius, *de Exilio*, lib. 1, p. 69, ed. Leipzig; et pour peu que vous vous sentiez battre le cœur au souvenir de l'antiquité, vous vous surprendrez à regretter qu'il n'y eût pas alors quelque Mahmoud ou quelque Ibrahim pour attacher les oreilles d'âne de ces pappas aux plus hauts clochers de Constantinople.

¹ Voyez le 4^me *Excursus*, à la fin de la notice.

PREMIER EXCURSUS.

DE L'ORIGINE ET DE LA NATURE

DE L'ÉLÉGIE CHEZ LES GRECS;

DE CALLINUS

ET DE

L'OUVRAGE DE FRANCKE.

Un docteur en philosophie de l'Université de Kiel, J. V. Francke, fit paraître en 1817, à Altona, un traité intitulé : *Callinus, sive quæstionis de origine Carminis elegiaci tractatio critica*. Ce traité est diffus, d'une lecture pénible, écrit avec une certaine morgue toujours inconvenante, et dans un esprit systématique qui éclate surtout par les corrections que l'auteur se permet de faire subir aux textes anciens, sans les appuyer sur d'autres bases que ses hypothèses : mais il est savant, il abonde en excellentes remarques ; il remplit, d'ailleurs, une

Notez encore que Callimaque nous montre Lygdamis marchant contre Éphèse pour piller le temple de Diane, et que Hésychius nous dit qu'il le brûla. Comme Callinus était d'Éphèse, on doit supposer qu'il s'adresse, dans son élégie, à ses concitoyens, et il est naturel de croire que ce fut à l'occasion de cette expédition, dont un témoignage si positif nous donne la certitude.

Faisons donc de Callinus un contemporain de la prise de Sardes par les Trères, et regardons comme probable le synchronisme de cet événement et du règne d'Ardys.

L'assertion de Strabon, répétée par Clément d'Alexandrie, que Callinus présente les Magnésiens comme florissants, et que par conséquent il est antérieur à Archiloque qui avait survécu à leur ruine, cette assertion, dis-je, semble plus difficile à réfuter. On peut cependant lui opposer des objections. D'abord, si elle ne se fonde que sur le vers qu'il cite d'Archiloque, il faut avouer que ce vers prouve peu par lui-même. Car τὰ Μαγνήτων κακά peut signifier un malheur quelconque, aussi bien que la ruine totale des Magnésiens ¹. En second lieu, si les Trères furent les auteurs de cette ruine, ce que Athénée conteste, comme nous l'avons vu, la destruction de Magnésie et la prise de Sardes arrivèrent pendant la même expédition; la chose est au moins extrêmement

¹ Sur ce vers voyez *Liebelii Archil.*, p. 202, quoique la difficulté ne soit pas complètement éclaircie par sa note.

3^o La transposition. Ici, je suis entièrement opposé au système de Francke. Supposer que ceux qui ont cité Tyrtée ont bouleversé toute sa composition, prendre dix vers d'un côté, dix de l'autre, et, d'après ses conjectures seules et son imagination, vouloir rétablir ainsi la suite des pensées du poète, me paraît une prétention presque impertinente. Il est possible que quelques vers aient été cités hors de leur place, mais il est bien rare que le système général des transpositions ne soit sujet à une foule d'objections. Cette espèce de critique avait été introduite dans Tyrtée par Everinus Wassenbergh ¹. Francke dit n'avoir pu se procurer l'ouvrage de Wassenbergh, même à la bibliothèque de Gottingue. Mais il a été reproduit dans les *Miscellanea critica* de Friedemann et Seebode ², et la partie de cette dissertation qui traite de Tyrtée se trouve aussi dans l'édition des *Scolies choisies* de Valckenaer sur le Nouveau Testament, donnée par Wassenbergh lui-même ³. Ce critique s'est borné au reste à la première élégie de notre poète, et, pour tout changement, il a placé les vers 13 et 14 en tête de la pièce, et a fait précéder les vers 29 et 30 par les deux derniers que j'ai

¹ Wassenb., *Dissert. philol. crit. de transpos.*, p. 5-17, Francker, 1786, in-8^o.

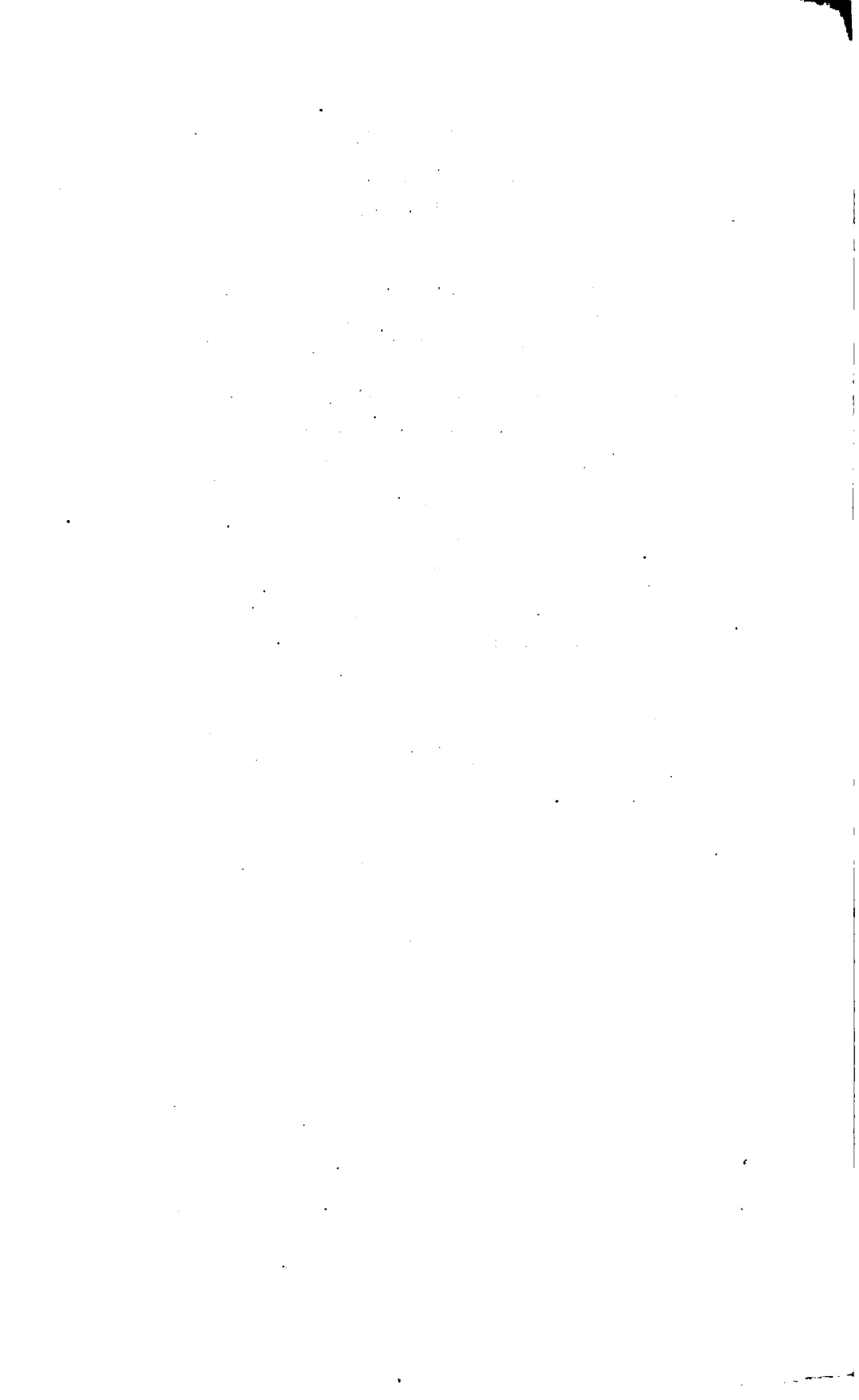
² Fried. et Seebod., *Misc. crit.*, I, p. 141-157.

³ *De trajectionibus in Nov. Testam.*, en tête du t. II des *Selecta ex scol. Valcken. in libr. quosdam N. T.*, ed. Wassenb., Amstel., 1817, p. 15-28.

œuvre de déraison, voilà ce qu'il serait fort aisé de faire, et ce qui devrait peut-être terminer cet Excursus. Mais cette partie de mon sujet a été excellemment traitée par A. Matthiæ, dans sa dissertation sur Tyrtée ¹. Bach en a reproduit les principaux arguments dans son édition de Callinus, Tyrtée et Asius de Samos ². Le même savant a parfaitement réfuté l'idée plus extraordinaire encore émise par Thiersch, qui niait que les poésies de Tyrtée lui appartenissent, et qui en donnait tout l'honneur aux soldats de Sparte; comme si, répond Bach, on attribuait aux caporaux prussiens les vers de Gleim, de Koerner, de Stegemann, et de tous ceux dont la brûlante poésie anima les soldats du grand Frédéric, ou les armées lancées par l'Allemagne entière contre Napoléon.

¹ Cette dissertation parut d'abord à Altenburgh en 1820; elle a été répétée ensuite dans l'édition des *Poetae græci minores* de Gaisford, réimprimée à Leipzig en 1823, t. III, p. 228.

² Voyez p. 62 et suiv.



COMMENTAIRE

SUR

LES POÉSIES DE CALLINUS

ET DE

TYRTÉE.



l'actif s'emploie souvent pour le moyen, ce n'est, comme l'a remarqué le second de ces éditeurs, que dans certains verbes, *παύειν*, *καλύπτειν*, *αἴρειν*, etc.¹.

Elle est plus énergique encore, ce me semble, que l'expression de Tyrtée, celle du chantre moderne d'un Klephte fameux, Nikotzaras² :

σιδηρον βάλτε 'ς τὴν καρδίαν, καὶ χάλκιμα 'ς τὰ στήθη.

« Mettez-vous du fer dans le cœur et de l'airain dans la poitrine. »

V. 19. Klotz fait de *τούς παλαιότερους* une espèce d'accusatif absolu indépendant de *γεραιούς*, « quant aux vétérans, etc... » Klotz se trompe. Les mots *γεραιούς* et *παλαιότερους* sont tous deux gouvernés par *καταλείποντες*. Ces réunions d'expressions synonymes, ces *confusiones enuntiationum*, comme les appellent les rhéteurs, sont très fréquentes dans les anciens poètes. Il suffit de se rappeler les formes homériques *θηλότεραί τε γυναῖκες*, *νέκυες κατατεθνηῶτες*, etc. Tyrtée, au v. 26, donne un second exemple de ces formes. Les Dialogues de Platon en sont remplis. Voyez, par exemple, dans le Phédon, p. 70, D, E, c. 15 : *μὴ τοίνυν κατ' ἀνθρώπων σκόπει... κ. τ. λ.* Que dites-vous du

¹ Lobeck *ad Sophocl. Aj.*, v. 129, p. 235; Elmsley *ad Med.*, v. 769, p. 211, ed. Lips.

² Fauriel, *Ch. pop. de la Grèce*, ch. 32, t. I, p. 192.

Mais alors que des chiens la gueule dévorante
 Souille le menton blanc , la tête grisonnante ,
 Le sexe du vieillard ! ah ! mortels malheureux ,
 Voilà de tous vos maux le mal le plus affreux !

Ce passage suffisait pour expliquer complètement Tyrtée. Ernesti avait déjà rapproché dans ses notes le second poète du premier , et le savant archevêque de Salonique , Eustathe , est d'accord avec moi dans l'explication qu'il donne des vers d'Homère ¹. Est-ce donc par pudeur que le vieillard couvre de ses mains le signe de son sexe ? Non, c'est un mouvement naturel qui le force à le dérober à la sanglante ironie des hommes autant qu'à la dent des chiens. C'est là l'explication du *νεμεσητὸν ἰδέϊν*. Le jeune homme en tombant n'a rien à cacher aux regards ; il sait que, jusqu'après sa mort, la vue de cette fleur brillante de puberté , comme parle Tyrtée , excitera l'admiration même de ses ennemis , et fera dire à tous : Il fut aussi beau que brave. Que ces mœurs soient blâmables ou louables , ce n'est point là la question ; pour le moment , je me contente de faire comprendre le texte. Avant de décider cependant si , même sous ce rapport , nous avons toujours mieux valu que les anciens , on pourra se rappeler certains passages des histoires modernes. Je ne parle point des saturnales de la révolution , mais voici ce que je lis dans De Thou , liv. LII , année 1572. On voit qu'il s'agit de

¹ P. 1354 , lig. 5 , ed. Basil. ; p. 1237 , lig. 43 , ed. Rom.

III.

Cette élégie est encore extraite de Stobée, LI, 1 ; mais elle est divisée, dans l'original, en deux parties. Après le 14^{me} vers, Stobée place trois fragments d'Euripide, tirés d'une pièce intitulée *les Téménides* ou *Téméno*. Il reprend ensuite l'élégie de Tyrtée. J'ai suivi l'usage de la plupart des éditeurs en réunissant ces deux fragments en un seul.

V. 1. ἐν λόγῳ τιθεῖην, « Je tiendrais compte. » Voyez sur cette locution Valckenaer sur Hérodote ¹. Il cite, entre autres exemples, celui de Lycurgue contre Léocrates, qui l'emploie, en parlant de Tyrtée lui-même, dans le passage que j'ai traduit au commencement de la première élégie. « Les Lacédémoniens, dit Lycurgue, qui n'estiment point les autres poètes, περὶ τοὺς ἄλλους ποιητὰς οὐδένα λόγον ἔχοντες. »

Platon donne le résumé de cette première partie de l'élégie en ces termes ² : προστησώμεθα γοῦν Τύρταιον, τὸν φύσει μὲν Ἀθηναῖον, τῶνδ' ἐπὶ πολίτην γενόμενον, ὃς δὴ μάλιστα ἀνθρώπων περὶ ταῦτα ἐσπούδακεν, εἰπὼν ὅτι· οὐτ' ἂν μνησαίμην, οὐτ' ἐν λόγῳ ἄνδρα

¹ Herod., lib. II, c. 141.

² *De Legg.*, I, c. 5, p. 629, A, B. Voyez aussi le passage remarquable rappelé par Bach, *de Legg.*, II, c. 6, p. 660, E.

V. 17. Quelques éditions donnent *ἐπίπαγχν* d'un seul mot. Ne vaudrait-il pas mieux le séparer et faire d'*ἐπὶ* le complément du verbe *λάθεται* ¹ ? On peut m'objecter que *λάθεσθαι* se dit seul pour *oublier*, et particulièrement même avec *πάγχν*, par exemple ², *ἵνα πάγχν λαθοῖατο πατρίδος αἴης* ; que, d'une autre part, *ἐπίπαγχν* ne fait qu'un seul adverbe indépendant de tout verbe dans Théocrite ³,

ὃ ἐπίπαγχν μέλει πατρώια ἔργα φυλάσσειν,

et dans Callimaque ⁴,

ἦνθας δ' ἐπίπαγχν ποδορρώων Ἀταλάντην,

en admettant cette correction pour *ἔτι πάγχν*, qui est la leçon ordinaire. Malgré tout, cependant, je penche à voir ici une *tmèse*, et j'écris en deux mots cette locution adverbiale, qui paraît empruntée à l'ancienne poésie épique, car Hésiode avait dit ⁵ :

. . . σκολιῶν δὲ οἰκῶν ἐπὶ πάγχν λάθεσθε.

¹ Voyez Clarke, *Sur Homère, Il.* κ, v. 99.

² Hom., *Od.* κ, v. 236.

³ Théocr., *Idyll.* xvii, v. 104.

⁴ Callim., *Hymn. ad Dian.*, v. 215.

⁵ Hes., *ἔργ. κ. ήμ.*, v. 282. Voyez Guyet sur ce passage; Lobeck *ad Phrynich.*, p. 48, et les Codd. aux passages cités, entre autres, pour Théocrite, le manuscrit de Zutphen, dont M. G. J. Bekker a bien voulu me communiquer la collation.

C'est le seul exemple tout-à-fait applicable qu'ait rappelé Klotz, dans les sept pages qu'il a données sur ce vers.

Bach adopte la leçon du manuscrit A, *σπουδῇ δ' ἔσχεθε*, au lieu de *τ' ἔσχεθε*.

M. de Châteaubriand s'est trompé dans la version de ce vers. Il traduit : « Il détermine par sa valeur le torrent de la victoire. »

V. 25. *ὀμφαλαέσσης*, *umbilicique*. C'est devant de pareilles épithètes qu'on maudit l'insuffisance de la langue française, et qu'on envie les Allemands, qui peuvent créer un *nabelfœrmigen*, ou comme Voss, *hochgenabelt* :

V. 28. *κέκηθε*. Je l'ai pris dans le sens de *exsequias curo*, *funera duco*, qui me semble s'accorder mieux avec les vers qui suivent. Qu'on lise, sur les pleurs dont la patrie honore les braves, les admirables chants de Lebrun et de Chénier, et en anglais la belle ode de Collins :

How sleep the brave who sink to rest,
By all their country's wishes blest.

Ces hautes idées de gloire et d'immortalité attachées à la tombe, de noblesse acquise aux enfants du guerrier par la

¹ Châteaubr., *Essai sur les Révol.*, *Œuv. compl.*, t. I, p. 131.

² Voss, *Träd. de l'Il.*, XI, v. 457.

V.

Vers cités par Strabon, VIII, 4, 10, p. 557. J'ai dit à quelle occasion, dans le 3^{me} Excursus qui suit la vie de Tyrtée.

Pour *Ηρακλείδαις* et *Πέλοπος νήσον*, consultez les notes sur le 1^{er} vers de la deuxième élegie et sur le septième de la 3^{me}. Francke sépare les deux distiques réunis ici par Strabon. Il donne le second à part, sous le titre de sixième fragment; et le mot *Ηρακλείδαις*, qui se trouve dans le premier, le porte à le placer à la tête de la seconde élegie, commençant par ces mots *Ἀλλ' Ἡρακλῆος*, etc. Il me semble du moins que c'est cette conformité de mots et d'idées qui a déterminé la transposition du distique, plutôt qu'aucun des motifs dont il cherche à justifier les changements qu'il propose aussi au texte de Strabon ¹.

V. 1. Remarquez, avec M. Bach, la quantité du mot *Κρονίου*. La pénultième, brève ici, est toujours longue dans Homère.

¹ Francke, *Proem. ad Tyrt.*, p. 145. Comparez Ch. O. Müller, *Dorier*, I, p. 47; Matthiæ, *Dissert. contre Francke*, p. 231; Thiersch, *Dissert.*, p. 596; Bach *ad Tyrt.*, p. 78.

